

NAISSANCE
DE LA MORTALITÉ

DU MÊME AUTEUR

*L'Invention des populations :
biologie, idéologie et politique*
(en collaboration avec Sandrine Bertaux)
Odile Jacob, 2000

Essai de géométrie sociale
Odile Jacob, 2000

*Le Démon des origines :
démographie et extrême droite*
Éditions de l'Aube, 1998

*La Planète au village :
migrations et peuplement en France*
Éditions de l'Aube, 1997

Démographie et Politique
(en collaboration avec Francis Ronsin
et Elisabeth Zucker-Rouvillois)
Éditions de l'Université de Dijon, 1997

*Le Sol et le Sang :
théories de l'invasion au XX^e siècle*
Éditions de l'Aube, 1996, 1999

Le Peuplement de l'Europe
La documentation française, 1996

Les Trois France
Odile Jacob, 1986, 1995

*Les Limites de la planète :
mythes de la nature et de la population*
Flammarion, 1994, 1996

Marianne et les Lapins : l'obsession démographique
Orban, 1991, Hachette Littératures, 1993

L'Invention de la France
(en collaboration avec Emmanuel Todd)
Hachette littératures, 1981

Hervé Le Bras

Naissance de la mortalité

L'origine politique de la statistique
et de la démographie

HAUTES ÉTUDES



GALLIMARD
LE SEUIL

« Hautes Études » est une collection
de l'École des hautes études en sciences sociales,
des Éditions Gallimard et des Éditions du Seuil.

ISBN 978-2-02101838-7

© Seuil/Gallimard, septembre 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Parmi toutes les sciences, la statistique et la démographie proposent sans doute le plus remarquable récit des origines, le plus limpide et le plus unanime, mais peut-être n'est-il pas le plus juste. Les deux disciplines naissent un jour de février 1662 quand John Graunt distribue à Londres, dans une salle du collège de Gresham, son ouvrage intitulé *Observations naturelles et politiques sur les bulletins de mortalité de la ville de Londres*. Ce petit livre contient la première discussion moderne sur des données statistiques, la première table de mortalité, et l'énoncé des premières régularités de la structure des populations. L'homme, le lieu et la date sont particulièrement bien choisis. L'homme d'abord, Graunt, un drapier féru de chiffres, est modeste. Il incarne l'image désintéressée et professionnelle du savant dans laquelle les statisticiens et des démographes aiment encore à se reconnaître de nos jours. Le lieu ensuite, ce collège de Gresham où se réunissent les *greshamites* ou encore les *virtuosi* comme on les appelle parfois par moquerie, c'est-à-dire les membres de la Royal Society, la première académie scientifique moderne du monde, qui vient tout juste de se constituer en novembre 1660 et qui recevra ses patentes royales six mois après la publication des *Observations* en juillet 1662. La date enfin, qui marque le basculement de l'Europe vers les temps modernes, avec la Restauration anglaise qui met un terme aux désordres de la guerre civile, avec le début du règne personnel de Louis XIV en France, et avec le « siècle d'or » hollandais.

Si Graunt est une sorte de médium, si la date et le lieu sont si bien choisis, il faut, disent ceux qui racontent ainsi l'histoire, que des forces puissantes aient favorisé la gestation des deux nouvelles sciences. Prise avec un peu de recul et remise dans le contexte économique, leur venue apparaît inévitable. Le mystère de la découverte individuelle se mue en effet en

nécessité collective quand on considère le développement des forces productives au milieu du XVII^e siècle. Premières grandes manufactures, commerce extérieur en pleine expansion, capitalisme financier ayant recours aux rentes viagères, entraînent une demande d'instruments de gestion et de calcul sans précédent. La prise en compte de la mortalité, donc sa mesure, et la construction de tables deviennent nécessaires car la détermination précise des annuités des rentes viagères exige de nouveaux outils.

À peine découverte, la jeune démographie et surtout la table de mortalité attirent l'attention de l'Europe entière. Les plus grands esprits de l'époque s'intéressent à la science naissante des données et de la population : Huygens, Bernoulli, Halley, Leibniz, de Witt et beaucoup d'autres en accompagnent les premiers pas. Ils seront suivis au XVIII^e siècle par Simpson, d'Alembert, Buffon, Euler, Condorcet, entre autres.

Travail souterrain et puissant de l'infrastructure économique, étincelle des *Observations*, développement ultérieur de la superstructure scientifique : le récit de la naissance de la démographie et de la statistique prend une allure d'image d'Épinal. La naïveté et la relative insignifiance de Graunt accentuent par contraste l'influence des forces collectives qui ont conduit à la découverte et soulignent son caractère inéluctable. Comme beaucoup de récits fondateurs, celui de la démographie et de la statistique sert à la fois de justification à l'existence des deux disciplines et donne une image de Graunt à laquelle ses praticiens peuvent s'identifier, plus artisan que savant, plus travailleur qu'intellectuel.

Ce tableau idyllique passe malheureusement sous silence un léger problème : dès la fin du XVII^e siècle, puis dans la première moitié de notre siècle, certains ont affirmé que le livre fondateur, les *Observations*, n'avait pas été composé par Graunt, mais par l'un de ses amis, William Petty, une personnalité complexe : courtisan, libre-penseur, enrichi par le partage de l'Irlande dont il était le responsable, auteur d'inventions fantaisistes comme un bateau à deux quilles qui ne tarda pas à chavirer, fondateur d'une des formes de la science économique, l'arithmétique politique, et grand soutien de la toute-puissance du pouvoir souverain. Les défenseurs de la paternité de Graunt ont insisté sur le fait que les partisans de Petty étaient soit ses amis ou ses obligés, soit ses riches descendants, tels le marquis de Lansdowne et William Fitzmaurice, Lord Shelburne, soit de jeunes étudiants américains à l'enthousiasme un peu rapide tel W.L. Bevan. L'enjeu de ces disqualifications n'est pas négligeable : si les *Observations naturelles et politiques* avaient été écrites par Petty, on ne pourrait plus les lire comme la prose d'une personne désintéressée et objective, mais sous l'angle de l'économie, de la science politique et de la rai-

son d'État. Il faudrait alors interpréter différemment l'apparition et le développement de la statistique et de la démographie et se demander si leurs formes actuelles n'en portent pas encore la trace. S'affirmer du côté de Petty ou du côté de Graunt n'est pas un choix innocent, mais – à la manière où l'on se rangeait pour ou contre Robespierre pour apprécier la Révolution – une prise de position sur la nature et les fonctions des deux jeunes sciences.

En critiquant Petty, soit pour lui dénier la paternité des *Observations* d'un revers de plume, comme le fait Anders Hald dans sa récente histoire de la statistique ou Harald Westergaard dans son ouvrage classique, soit pour le rabaisser comme le fait Karl Pearson, le fondateur de la statistique mathématique, ou l'un des maîtres de l'épidémiologie, le major Greenwood, on privilégie une généalogie pure et scientifique de la statistique et de la démographie dont la naissance s'apparente à une nativité. En attribuant au contraire la paternité de ces nouvelles disciplines à Petty, le mystère de l'origine s'estompe. La démographie et la statistique ne sont plus alors le fruit d'une immaculée conception, mais la conséquence directe des grands changements de l'idéologie politique et économique au milieu du XVII^e siècle. Elles s'insèrent et participent aussi du nouveau partage des compétences et du pouvoir entre les Églises et les États. Simultanément, elles remodelent l'image de la mort pour permettre la gestion des existences dans ces nouveaux contextes. Pratique sous l'angle politique, l'opération est aussi idéologique sous l'angle des mentalités. Les formes selon lesquelles on pensait la durée de l'existence humaine et les conditions de la mort en sortent transformées et ce sont ces nouvelles formes qui dessinent encore aujourd'hui notre image de la mort.

Or, en se penchant sur ce dossier avec attention, nous aurons la surprise de voir la balance pencher nettement contre la paternité de Graunt et en faveur de celle de Petty, donc en faveur d'une liaison forte entre les régimes absolutistes de la fin du XVII^e siècle et l'apparition de la démographie et de la statistique. Pour l'établir, il faudra d'abord reprendre les témoignages disponibles de l'époque et littéralement camper dans les couloirs glacés du collège de Gresham au moment précis où la Royal Society se constitua et tint ses premières réunions. Il faudra ensuite suivre les relations croisées et nombreuses entre tous les *virtuosi* qui fondèrent la science expérimentale et étudier leurs rapports avec la Cour et avec l'Église pendant les bouleversements du Commonwealth de Cromwell et de la Restauration des Stuart. Il nous faudra surtout prêter une grande attention à la manière dont les premières totalisations statistiques et les premiers calculs démographiques furent effectués. Pour cela, une méthode sera nécessaire : à l'instar des préhistoriens, qui apprennent à tailler des

silex pour comprendre le fonctionnement des ateliers paléolithiques, nous devons retrouver les gestes arithmétiques de Graunt, de Petty et de leurs collègues pour suivre leurs méthodes empiriques et leurs intentions en reconstituant l'outillage mathématique restreint dont ils disposaient. C'est d'ailleurs l'éclaircissement de ces opérations qui fournira les meilleurs arguments sur l'importance du rôle de Petty.

Remplacer Graunt par Petty ne change pas l'étiquette de la bouteille, mais son contenu. Avec Petty, la statistique et plus encore la démographie révèlent une étroite proximité avec le pouvoir d'État, absolu et discrétionnaire. Plutôt que des sciences, elles apparaissent alors comme des disciplines politiques, dans lesquelles elles se sont d'ailleurs facilement reconnues autrefois, soit dans la statistique aristotélicienne que pratiquaient Allemands et Italiens à l'époque classique, soit dans l'arithmétique politique, nom sous lequel elles existèrent d'abord en Angleterre et en Hollande. Dès lors, leur lien avec l'économie se relâche, et par voie de conséquence leur lien avec la théorie des probabilités. L'image idyllique d'une science répondant sans délai à une demande sociale et économique ne résiste plus à l'analyse dans le nouveau paysage que la paternité de Petty donne à la démographie. Au contraire, on découvre que les probabilités et les assurances vie vont côtoyer les recherches sur les tables de mortalité sans les influencer, sans leur fournir de formalisme et sans les utiliser pour leurs applications. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, les rares sociétés d'assurance sur la vie continueront à faire faillite et les États qui abuseront des rentes viagères d'en être menacés, faute de prendre en compte les variations de la mortalité selon l'âge.

L'invention de la mortalité exprime alors le revers de son engagement au service de l'État, à savoir la confiscation symbolique de la mort individuelle. Avant la mortalité des *Observations*, il n'y a certes pas de table de mortalité connue, car il n'y a pas de mortalité collective à part les cas de catastrophe, mais une longévité dont chaque individu est maître. Les milliers de livres qui paraissent à la Renaissance sur la longue vie – on dirait aujourd'hui sur la macrobiotique – énoncent une propriété privée symbolique de la mort qui est le résultat des longues précautions diététiques et magiques que chacun est libre d'observer, mais non la conséquence extérieure de risques populationnels courus par un ensemble indistinct de personnes qui n'ont en commun que le sexe, l'âge ou le lieu de résidence. L'invention de la mortalité ne survient pas dans un paysage vide. Elle fait table rase d'une autre conception de la vie et de la mort, et surtout du rôle de l'État dans la gestion des existences. C'est cet autre paysage que nous chercherons à reconstituer à la fin de l'ouvrage après avoir installé Petty en position de fondateur, après en avoir évalué les consé-

quences et après avoir écarté l'influence de la demande économique et de la théorie des probabilités sur la naissance des deux nouvelles disciplines.

Ce parcours répète sur le versant de la mort savante une partie de ce que Philippe Ariès a merveilleusement montré sur le versant de la mort populaire. Il le complète aussi, espérons-nous, car la science de la mortalité finit en bout de compte par changer l'idée personnelle que nous nous faisons de la mort. Il inscrit la statistique descriptive et plus encore la démographie dans une configuration de pouvoir et dans une formulation des rapports entre État, population, individus et sciences dont on peut espérer qu'elle éclaire les usages et les débats actuels de ces disciplines.

Suivre cette transformation de longue durée en adoptant l'ordre chronologique aurait présenté plusieurs inconvénients. D'abord, toute progression dans le temps devient facilement synonyme de progression du savoir et fabrique insidieusement une ambiance positiviste. En second lieu, les différents acteurs de cette histoire et les pays auxquels ils appartiennent sont relativement étanches les uns aux autres. Les Hollandais ignorent les préoccupations bibliques ou militaires des Anglais. Ceux-ci ne s'intéressent guère aux calculs de rentes viagères dans un premier temps. De même, les géomètres ignorent les logarithmes qu'utilisent les calculateurs, les théoriciens comme Huygens prennent pour des données empiriques les élucubrations des praticiens dans les premières tables de mortalité. On se parle, on s'écrit, on se visite, mais on ne se comprend pas toujours et on égare souvent les documents, comme Leibniz promettant à plusieurs reprises à Jacques Bernoulli de remettre la main sur le mémoire de Jean de Witt perdu dans ses piles de papiers. Mieux vaut donc s'intéresser à chaque groupe de savants et à chaque ligne de pensée, que proposer une succession de tableaux synchroniques.

En troisième lieu, ces événements ou plutôt l'événement de février 1662 est un point de départ, une cristallisation à partir de laquelle on peut à la fois étudier ses antécédents et ses conséquences. On rejoint ici une conception de l'événement en histoire, proche de celle de Hannah Arendt : l'événement n'est pas le résultat de causes qui le précèdent, mais au contraire, il crée son propre passé en éclairant des causes qui n'auraient pas été prises en considération s'il n'avait pas eu lieu. Des milliers, voire des millions d'événements différents auraient pu se produire et soulever des milliers de conséquences comme des milliers de causes très différentes. Rien n'était nécessaire et inéluctable dans l'apparition de disciplines comme la statistique et la démographie. On aurait pu grouper autrement les phénomènes sur lesquels les nouveaux pouvoirs prenaient appui. On aurait pu se focaliser sur d'autres phénomènes que la mort, et

sur d'autres formes que les chiffres. Mais après l'événement fondateur de 1662, une certaine histoire est mise en place tant pour ses antécédents que pour ses conséquences. Il est donc logique de partir de l'événement fondateur et d'abandonner un récit linéaire qui mènerait du passé le plus ancien au présent car cet événement est un climax ou un sommet à partir duquel son passé et son avenir se réorganisent. D'un côté, nous pourrions descendre vers le futur, vers cette suite de l'histoire où l'idée de mortalité se précise, se formalise, se répand et finit par s'imposer à tous les esprits avec son contenu probabiliste, et de l'autre côté, remonter dans le passé, dans ces deux siècles qui précèdent 1662, où nous identifierons et redécouvrirons une conception prométhéenne de l'existence et donc de son terme.

En dernier lieu, la progression dans le temps à la fois vers le futur et vers le passé permet un cheminement analogue dans l'espace, à partir d'un point focal, le collège de Gresham, et même des deux petites pièces prêtées à la Royal Society qui y tenait ses séances et y entreposait ses instruments. De là, nous gagnerons le reste de l'Angleterre et surtout l'Irlande, puis le continent, Paris avec le salon de Mersenne, et la Hollande avec les hauts fonctionnaires et savants, de Witt, Hudde ou Huygens, avant de parcourir presque toute l'Europe.

Il nous a donc semblé qu'il serait plus agréable et plus fructueux de suivre dans cet ouvrage le chemin de la découverte plutôt que d'en fabriquer une reconstitution logique : en commençant avec Petty et Graunt, l'importance des doctrines d'État sur les nouvelles disciplines apparaît avec netteté. Tout se joue en un temps et un espace minimaux, les six premiers mois de 1662 au collège de Gresham, presque la triple unité d'action, de temps et de lieu que prônaient les dramaturges à l'époque. Dans une seconde partie, la question des assurances sur la vie et des rentes viagères oblige à élargir le cadre, à visiter les monts-de-piété florentins, à s'intéresser aux emprunts viagers de la ville d'Amsterdam, et finalement, devant l'importance du rôle des séries arithmétiques et géométriques, à en décrire l'histoire d'Euclide à Leibniz. La troisième partie élargit encore le cadre. À partir d'un petit mémoire de Halley, elle découvre la magie de la longue vie et les contraintes des classements par âge qu'elle suit de l'Antiquité à la Renaissance où, dans la Florence des Médicis, dans l'Allemagne d'Agrippa, de Paracelse et de Dürer, et dans l'Angleterre élisabéthaine imprégnée de mélancolie saturnienne et d'occultisme, elles prennent un essor inégalé.

En conclusion seulement, cette histoire se referme comme prise entre les deux mâchoires d'un étai dont la première serait faite des espoirs inouïs de longévité entretenus par Bacon et Descartes, et la seconde de la

querelle de l'inoculation de la variole, où la théorie étatique de la mortalité l'emporte définitivement avec Bernoulli sur la théorie individualiste de la longévité défendue par d'Alembert, et plus généralement la mortalité collective sur la mort individuelle.

Aujourd'hui, nous sommes encore largement tributaires de cette conception de la vie et de la mort qui s'installe à cette époque. L'événement de février 1662 et les détails de la querelle de paternité des *Observations* peuvent d'abord sembler une affaire mineure, mais leur lointaine conséquence concerne en fait tout homme au plus profond de son existence car les représentations de la mort de soi et de la mort de l'autre, pour reprendre les termes d'Ariès, en sont sorties profondément modifiées. Pour n'en donner qu'un exemple, la lutte contre la mortalité qui va permettre d'augmenter les espérances de vie dans des proportions substantielles à partir du milieu du XVIII^e siècle, n'aurait sans doute pas eu le même sens ni le même résultat si l'on avait lutté dans les termes du XVI^e siècle, c'est-à-dire pour la longévité. Lutter contre la mortalité supposait une notion de la mortalité, tout comme accroître la longévité reposait sur une représentation des actions possible de l'homme et des hommes sur la durée de l'existence. Et ces deux représentations conduisent à des politiques très différentes, souci de soi et prévention pour augmenter la longévité, hygiène publique et politique sociale pour réduire la mortalité.

PREMIÈRE PARTIE

Politique de la mortalité

Il est rare de trouver un domaine scientifique dont le récit des origines soit simple et partagé par l'immense majorité de ses membres, tant pour les circonstances de la naissance que pour le nom de ses acteurs. L'ensemble des géographes, par exemple, ne tombera jamais d'accord pour affirmer qu'Ératosthène, Hérodote ou Ptolémée est le fondateur de leur discipline, pas plus que l'ensemble des historiens ne fera partir son métier de Thucydide, Tacite ou Tite-Live. Entre Comte, Weber ou Durkheim, les sociologues ne trancheront pas plus. Tous savent que leur discipline s'est ébauchée lentement et que son objet continue à se déplacer, si bien qu'elle se reconnaît tantôt dans telle origine, tantôt dans telle autre. Tous ont aussi admis que le récit fondateur vaut plus comme programme que comme constat historique. Tous, sauf les démographes et dans une moindre mesure les statisticiens qui affirment avec force l'objectivité de leur origine. Une telle certitude au sujet de la scène primitive en dit plus long sur la démographie et la statistique que des analyses épistémologiques serrées de leur développement et de leur nature. Les *Observations* et leur auteur J. Graunt fonctionnent ainsi comme un miroir où les spécialistes de la population aiment à se reconnaître.

Il est tout aussi rare que le récit officiel en cache un autre, plus obscur, plus puissant et plus inquiétant, qui voit dans un autre personnage, William Petty, le personnage véritable du même récit fondateur. Des contemporains, membres importants de l'*establishment* du XVII^e siècle anglais, ont en effet attribué à Petty la paternité des *Observations* pour ne plus voir dans Graunt qu'un prête-nom.

Qui est le véritable inventeur de la démographie ? Celui que désignent les spécialistes modernes, Graunt, ou celui que la fin du XVII^e siècle avait finalement identifié derrière la signature de Graunt, Petty ? Il ne s'agit pas

d'une devinette historique à la manière de l'identité du Masque de fer ou du destin de Louis XVII, mais d'une question essentielle pour la démographie et la statistique, d'un triple point de vue : celui de leurs origines avant 1662, celui de leur nature présente, et celui de la compréhension de leur évolution contrastée de 1662 à nos jours.

Les origines d'abord : avec Graunt, nous nous orientons du côté du commerce, de la comptabilité, de savoirs pratiques et concrets qui auraient permis le développement de l'empirisme dont la statistique formerait le couronnement. Avec Petty, le tableau est très différent. Il comprend à la fois la diffusion des sciences nouvelles dans de larges secteurs de l'élite et le renforcement du pouvoir politique du souverain. Derrière la discipline scientifique se profilent l'expertise et une forme nouvelle de conseiller du souverain. Graunt et Petty sont comparables à deux clés ouvrant deux portes donnant sur deux pièces très différentes.

Le statut actuel de ces disciplines, ensuite, qui est orienté selon les mêmes polarités : disciplines au service du pouvoir, donc de l'action et de la décision, ce qui les ferait pencher du côté de Petty, ou sciences orientées vers une connaissance des lois de la société sans prêter attention à leurs usages mondains, ce qui les rangerait du côté de Graunt. Science politique contre science naturelle. L'opposition entre Graunt et Petty épouse donc exactement la ligne de fracture majeure qui traverse les sciences sociales, entre action et réflexion, entre savoir intemporel et réponse à une demande sociale historiquement et politiquement située.

Sans donner de réponse à cette alternative, ceux qui se sont occupés de données et de population après 1662, qui sont progressivement devenus les démographes et les statisticiens professionnalisés d'aujourd'hui, ont compris l'enjeu de la paternité et tenté de faire pencher la balance du côté où ils se situaient et où leurs intérêts convergeaient. L'historiographie de cette querelle de paternité agit donc comme un révélateur de la conception que les spécialistes des données et de la population ont de leur métier et de leur rôle. Tantôt se reconnaissant dans les sciences de la nature et leurs méthodes, ils vont essayer de s'identifier à Graunt, tantôt conscients de leurs visées politiques de réforme de la société, ils se laissent séduire par Petty. Même s'il était impossible de trancher la question de paternité faute de preuves, du moins pourrait-on mieux comprendre l'histoire des deux disciplines à la seule lecture des variations de leurs opinions sur Graunt et Petty.

Constat d'impuissance cependant qui bloque la dynamique qu'instituerait la reconnaissance sans équivoque de la paternité de l'un ou de l'autre. On se trouve à un embranchement capital dont dépend largement notre compréhension présente et passée de ce qu'a représenté et ce que

représente la pratique de la statistique et de la démographie. Pour cela, après avoir constaté que l'historiographie ne penche pas définitivement en faveur de l'un ou de l'autre, il nous faudra trouver une épreuve plus décisive qui départage les deux pères putatifs au cœur même de l'invention. Ce cœur, la plupart des savants anciens et modernes l'ont situé dans la table de mortalité. Jamais auparavant personne n'avait eu l'idée d'un tel dispositif ni même, verrons-nous, l'idée de mortalité qui en découle. C'est une nouveauté radicale qui articule tout le reste des *Observations*, qui les soutient et les charpente comme une colonne vertébrale. En trouver l'auteur, c'est désigner le père à la manière d'un test génétique moderne. Nous accorderons donc une très grande attention à la construction de la table de mortalité, essayant de reconstituer les gestes exacts qui ont permis sa fabrication et identifiant les savoirs arithmétiques qui étaient nécessaires pour y parvenir. Épreuve redoutable car elle oppose le savoir populaire d'un commerçant sans doute habile à compter ses marchandises et à tenir ses comptes, aux mathématiques plus formelles et plus abstraites d'un savant ou au moins d'un connaisseur formé à l'université et ayant fréquenté dans sa jeunesse le salon parisien de Mersenne par où transitaient toutes les découvertes mathématiques et mécaniques de l'Europe. Dans un cas, le savoir sort du peuple et de ses conditions d'existence qu'il transcende, dans l'autre il est l'aboutissement de traditions savantes et élitistes. *Bottom-up* contre *top-down*. Épreuve redoutable, aussi, car elle est à la fois la plus internaliste que l'on puisse imaginer dans l'histoire de ces disciplines, mais également la plus externaliste dans ses conséquences puisque son résultat ouvre sur deux procès opposés.

Après l'examen des opinions modernes en faveur de Graunt, après celui des témoignages anciens en faveur de Petty, après une revue historiographique des arguments des deux camps dont l'avantage va fluctuer de la fin du XVII^e siècle aux années trente de notre siècle, la découverte du principe de construction de la table de mortalité, le plus grand titre de gloire attaché aux *Observations*, va donc nous servir de cheval de Troie. En retrouvant la procédure qui a produit la table, nous verrons qu'elle peut être sans hésitation attribuée à l'un des deux pères putatifs. À la manière des Achéens, nous tenterons alors d'envahir la cité de Priam depuis le cheval, c'est-à-dire de restituer l'interprétation des *Observations* à partir de l'activité et des écrits de l'auteur enfin reconnu. Dans l'introduction, nous avons plaidé pour une histoire à partir de l'événement. Par événement, nous entendions alors l'ensemble des *Observations* et des circonstances qui entourèrent leur parution. Nous appliquerons le même principe à l'intérieur même des *Observations* en situant leur centre organisateur dans cette table de mortalité, ce cheval de Troie dont dépendit l'issue de la guerre de dix années.

Jacques Revel
(textes rassemblés et présentés par)
Jeux d'échelle
La micro-analyse à l'expérience
1996

Silvana Seidel Menchi
Érasme hérétique
Réforme et Inquisition dans l'Italie du XVI^e siècle
1996

Michel Foucault
« Il faut défendre la société »
Cours au Collège de France, 1975-1976
1997

Reinhart Koselleck
L'Expérience de l'histoire
1997

Michel Foucault
« Les Anormaux »
Cours au Collège de France, 1974-1975
1999

